

Et lorsque Napoléon semblait déjà être hors du siècle, comme dans un monde nouveau, d'où il considérait la France et l'Europe, et où il aimait à s'entretenir des hommes et des choses de son temps, O'Méara lui demandant quel était le plus habile général français : « Cela est difficile à dire, répondit le grand capitaine, mais il me semble que c'est Suchet ; « auparavant c'était Masséna, mais on peut le considérer « comme mort : Suchet et Gérard sont, à mon avis, les meilleurs généraux français. Si j'avais eu deux maréchaux « comme Suchet en Espagne, non seulement j'aurais conquis « la Péninsule, mais je l'aurais conservée. »

L'amitié de Napoléon mourant avait jeté sur le maréchal Suchet un de ces reflets posthumes que les grandes renommées laissent après elles sur ce qui les a approchées.

Telles étaient les pensées de Napoléon sur ses compagnons d'armes. Son génie associait alors son île étroite, cette immense solitude, aux destins du monde. Ce point imperceptible de l'Océan Atlantique, ces rivages escarpés qui lui forment un rempart naturel et presque inexpugnable, rappellent assez bien les destinées humaines ; il y a là quelque chose de l'infini. Par le côté fermé, il porte au recueillement ; par le côté ouvert, il sollicite la pensée à se répandre, et emporte l'âme dans les lointains de l'espérance.

Les qualités de l'esprit et du cœur du maréchal lui valurent d'autres amitiés : c'étaient, après Napoléon, Masséna, Moreau, Lannes, Bernadotte, Joubert. Avec eux, il marchait sur les traces du premier. Plusieurs souverains et princes étrangers le traitèrent avec distinction, et lui firent plusieurs fois l'accueil le plus flatteur. Il s'assit à la table des Empereurs et des Rois ; il prit part à leurs fêtes. Il fut en relation avec une foule de personnages célèbres dans les armes, dans l'église, la politique, la magistrature, les sciences, les arts et les lettres.